Ossip Mandelstam

Le dix-neuvième siècle

Les mots de Baudelaire sur l'albatros s'appliquent au dix-neuvième siècle : « Il est fixé au sol par la tente de ses ailes de géant ».

Si le début du siècle essayait encore de lutter contre l'attirance de la terre, par des sauts convulsifs, des ébauches de vol lourdes et gauches, la fin du siècle se figea dans un repos immobile, recouvert de la tente immense de ses ailes démesurées. L'immobilité du désespoir. Ses ailes l'écrasent et sont contraires à leur destination naturelle.

Les ailes de géant du dix-neuvième siècle : son pouvoir de connaissance. Cette capacité n'avait rien à voir avec sa volonté, son caractère, sa stature morale. Comme un immense œil de Cyclope la capacité de connaissance du dix-neuvième siècle est dirigée à la fois vers le passé et vers l'avenir. Rien que cet œil, vide et rapace, dévorant avec une égale avidité chaque objet et chaque époque.

Deržavin, au seuil du dix-neuvième siècle, a griffonné sur une ardoise quelques vers qui pourraient servir de leitmotiv pour le siècle à venir :

Le fleuve du temps en coulant
Emporte tous les soucis humains
Et noie dans le gouffre de l'oubli
Peuples, royaumes et souverains.
Et si quelque chose devait persister
Grâce au son des lyres et du clairon
Par le cratère de l'éternité il sera avalé
Et au sort commun ne fera exception.

Ici, dans le langage rouillé d'un siècle branlant, est exprimée avec toute sa force et sa clairvoyance la pensée secrète du futur — une leçon suprême en est tirée, les bases en sont données.

L'essence de cette activité cognitive du dix-neuvième siècle consiste en une projection. Le siècle qui vient de s'écouler n'aimait pas parler de lui-même à la première personne mais aimait à se projeter sur l'écran des autres époques : c'était de là que jaillissaient sa vie et son dynamisme. De sa pensée toujours en éveil, comme d'un projecteur fou, il balayait sans relâche le ciel noir de l'histoire. De ses gigantesques tentacules lumineux il fouillait dans le vide des temps; il arrachait des ténèbres tel ou tel morceau, le brûlait de l'éclat aveuglant des lois historiques et le laissait ensuite avec indifférence replonger dans le néant, comme si rien ne s'était passé.

Et il y eut plus d'un projecteur pour fouiller ce ciel terrifiant : toutes les sciences se transformèrent pour devenir leurs propres méthodologies, abstraites et monstrueuses (à l'exception des mathématiques). Le triomphe de la méthode pure sur la connaissance de la réalité fut complet et exclusif, — toutes les sciences parlèrent

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

de leur méthode avec davantage de franchise, de bonne grâce et d'entrain que de leur activité directe. La méthode définit la science : il y eut autant de méthodologies que de sciences. Le cas de la philosophie fut le plus typique : durant tout le siècle elle préféra se limiter aux « introductions à la philosophie », introduisant sans fin, menant quelque part pour finir par laisser tomber le sujet. Et toutes les sciences ensemble fouillèrent un ciel sans étoiles (le ciel de ce siècle-là était étonnamment vide d'étoiles), le fouillèrent de leurs tentacules méthodologiques sans rencontrer de résistance dans un vide abstrait et mou.

J'ai toujours tendance à donner des citations de ce dix-huitième siècle naïf et sensé, et justement me reviennent à l'esprit ces lignes tirées de la fameuse épître de Lomonossov[1] sur le verre :

> Ils ont une vision erronée des choses, Chouvalov,
> Ceux qui accordent plus de valeur au verre qu'aux minéraux.

D'où vient ce pathétique, ce pathétique sublime de l'utilitarisme, d'où vient cette chaleur intérieure qui réchauffe la méditation poétique sur la destinée des métiers industriels? Quelle opposition frappante avec la brillante indifférence glacée de la pensée scientifique au dix-neuvième siècle!

Le dix-huitième siècle fut le siècle de la sécularisation, c'est-à-dire qu'il reconnut la pensée et l'activité humaines comme étant des affaires de ce monde. La haine du sacerdoce, du culte hiératique, la haine de la liturgie coulaient dans ses veines en profondeur. N'étant pas un siècle où la lutte sociale fut prédominante, sa durée fut celle d'un temps pendant lequel la société ressentit douloureusement l'existence de castes. Hérité du moyen âge, le déterminisme pesait sur la philosophie et sur les « esprits éclairés », sur leurs expériences politiques jusqu'au « tiers état ». La caste des prêtres, la caste des guerriers, la caste des agriculteurs — tels étaient les concepts qu'utilisait le siècle des lumières. Ce n'était nullement des classes : tous les éléments énumérés étaient considérés comme indispensables à l'architectonique sacrée de toute société. L'énorme quantité d'énergie accumulée pour la lutte sociale se cherchait une issue. Toutes les exigences agressives de cette époque, toute la force de son indignation de principe tomba sur la caste des prêtres. On aurait dit que l'enclume des grands principes servait uniquement à forger le marteau avec lequel on pourrait écraser ces prêtres haïssables. Il n'y a pas eu d'époque plus sensible à tout ce qui sent le prêtre — la fumée de l'encens et de toutes sortes de substances aromatiques lui brûlaient les narines et lui faisaient redresser son échine de carnassier.

> L'arc résonne, la flèche palpite,
> Et en tourbillonnant Python s'est effondré.

La liturgie était une écharde dans la chair du dix-huitième siècle. Il ne voyait rien autour de lui qui ne soit lié d'une façon ou d'une autre à la liturgie ou qui n'en soit issu. L'architecture, la musique, la peinture — tout rayonnait d'un même centre, et ce centre était à détruire. Dans la composition d'un tableau il y a une question qui détermine le mouvement et l'équilibre des couleurs : d'où vient

1. Lomonossov, écrivain et savant russe, 1711-1765.

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

la lumière? Or le dix-huitième siècle, ayant rejeté l'origine de la lumière telle qu'elle lui avait été transmise par le passé, dut résoudre ce problème à nouveau. Et il le résolut de façon originale, en perçant une fenêtre sur un paganisme imaginaire, sur un pseudo-classicisme nullement inspiré par l'authenticité ou la philologie mais fondé plutôt sur des principes auxiliaires et utilitaires, créés expressément dans le but de satisfaire des exigences historiques immédiates.

Les éléments rationalistes de la mythologie convenaient parfaitement à cette exigence du siècle en lui permettant de peupler le ciel déserté de formes humaines malléables et dociles au capricieux amour-propre de l'époque. Quant au déisme, il tolérait n'importe quoi, il était prêt à tout supporter pourvu qu'on lui laisse le modeste rôle de couche d'apprêt et que la toile ne reste pas vierge.

A l'approche de la grande Révolution française, l'accentuation du caractère théâtral pseudo-antique de la vie et de la politique fit de plus en plus de progrès et au moment-même de la Révolution les vrais acteurs durent se débattre au milieu d'une foule innombrable de personnifications et d'allégories, dans l'espace restreint des vraies coulisses de théâtre, sur les tréteaux où l'on montait des drames antiques. Quand sur ce pitoyable théâtre de carton descendirent les authentiques furies de l'antiquité, au milieu de la jacasserie grandiloquente des fêtes civiles et des chœurs municipaux, ce fut dur à croire au début, et seule la poésie de Chénier, poésie de l'authentique vengeance antique, prouve avec évidence qu'il existait une union de l'intelligence et des furies, que l'esprit iambique classique, qui avait jadis inspiré à Archiloque les premiers iambes, était toujours vivant dans l'âme européenne en pleine rébellion.

L'esprit de vengeance antique se manifeste dans la Révolution française avec un luxe somptueux et une sombre magnificence. N'est-ce pas lui qui jeta les Girondins sur les Montagnards et réciproquement? N'est-ce pas lui qui s'enflamma dans les langues de feu du bonnet phrygien et dans la soif inouïe d'extermination réciproque qui déchira les entrailles de la Convention? Liberté, égalité, fraternité — dans cette triade il ne restait plus de place pour la furie déchaînée de l'antiquité. On ne l'avait pas invitée au festin, elle y vint d'elle-même, on ne l'avait pas appelée, elle apparut sans qu'on l'en priât, on lui parla le langage de la raison mais peu à peu elle transforma en disciples ses adversaires les plus véhéments.

La Révolution française prit fin lorsque l'esprit de la vengeance antique la quitta; elle avait réduit en cendres les prêtres, tué le déterminisme social, mené jusqu'au bout le travail de sécularisation de l'Europe; elle fut rejetée ensuite sur le rivage du dix-neuvième siècle, déjà incomprise — non plus une tête de Gorgone mais une touffe d'algues marines. De l'union de l'intelligence avec les furies naquit un avorton, également étranger au grand rationalisme de l'Encyclopédie et à la frénésie antique de la tempête révolutionnaire — le romantisme.

Mais dans son cours ultérieur le dix-neuvième siècle s'écarta infiniment plus de son prédécesseur que le romantisme.

Le dix-neuvième siècle fut le promoteur de l'influence bouddhique dans la culture européenne. Il fut le porteur d'un principe étranger contre lequel s'était battue toute notre histoire — une lutte vive, active, dynamique, dialectique, de forces se fécondant mutuellement. Il fut le berceau du Nirvana qui ne laisse pas pénétrer un seul rayon de connaissance active.

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

Dans la grotte déserte
Je suis balancement et mouvance,
Sous la main d'un être,
Silence, silence...

Bouddhisme secret, penchant à l'intériorité, vermoulure. Ce siècle ne voulut pas reconnaître le bouddhisme mais le portait en lui-même comme une nuit intérieure, comme un aveuglement du sang, comme une peur secrète et une faiblesse vertigineuse. Bouddhisme dans le domaine de la science, sous le masque subtil d'un positivisme agité; bouddhisme dans l'art, dans le roman analytique des Goncourt et de Flaubert; bouddhisme dans la religion, regardant à travers tous les trous de la théorie du progrès, préparant le triomphe de la théosophie nouvelle qui n'est rien d'autre que la religion bourgeoise du progrès, religion du pharmacien, Monsieur Homais, s'apprêtant à entreprendre une navigation lointaine et pourvue d'engins de pêche métaphysiques.

Ce n'est pas un hasard à mes yeux que le penchant que les Goncourt et leurs compagnons de pensée, les premiers impressionnistes français, ont manifesté pour l'art japonais, pour la gravure d'Hokusai, pour le genre du « tanka[1] » sous tous ses aspects, c'est-à-dire pour une composition parfaite, repliée sur elle-même et statique. Tout *Madame Bovary* est écrit selon le système des tankas. Si Flaubert mit tant de temps et eut tant de mal à l'écrire, c'est parce qu'il devait redémarrer tous les cinq mots.

Le tanka est la forme favorite de l'art moléculaire. Il n'est pas une miniature et ce serait une faute grossière de le confondre avec la miniature à cause de sa brièveté. Il n'a pas de dimensions parce qu'il ne contient pas d'action. Il n'a aucun rapport avec le monde puisqu'il est un monde en lui-même et un constant mouvement intérieur tourbillonnaire de molécules.

La branche de cerisier et le sommet cônique enneigé de la montagne favorite, protecteurs des graveurs japonais, se sont reflétés dans la laque chatoyante de chacune des phrases du roman de Flaubert si soigneusement poli : tout y est recouvert de la laque d'une pure contemplation et, comme la surface du bois de rose, le style du roman peut refléter n'importe quel objet. Si de telles œuvres n'effrayaient pas ses contemporains, il faut l'attribuer à leur stupéfiante absence de délicatesse et de sensibilité artistique. Parmi tous les critiques de Flaubert, le plus clairvoyant fut peut-être le procureur du roi qui avait flairé dans le roman quelque danger. Mais hélas il ne le cherchait pas où il se cachait.

Le dix-neuvième siècle dans ses manifestations les plus extrêmes devait arriver à la forme du « tanka », à la poésie du néant et au bouddhisme dans l'art. Fondamentalement le Japon et la Chine ne sont pas l'Extrême-Orient mais l'Extrême-Occident : ils sont plus à l'Ouest que Londres et Paris. Le siècle passé plongeait toujours plus profondément vers l'Ouest et non vers l'Est, mais dans sa quête de limites extérieures il finit par rencontrer la limite Est-Ouest.

Si nous considérons le roman analytique français comme le sommet du bouddhisme occidental au dix-neuvième siècle, cela nous assure de sa totale stérilité

1. Le tanka peut être appelé la forme poétique japonaise classique. Il trouve son origine au VIIe siècle av. J.-C., c'est un poème lyrique de 31 syllabes, écrit en vers de 5, 7, 5, 7, 7 syllabes respectivement.

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

dans le domaine littéraire. Il n'eut pas de successeurs — et ne pouvait pas en avoir. Il n'eut que de naïfs épigones, que l'on trouve encore aujourd'hui en grand nombre. Les romans de Tolstoï sont de la pure poésie épique et une forme d'art européen parfaitement saine. Le roman synthétique de Romain Rolland rompit brutalement avec la tradition du roman analytique français et rejoignit le roman synthétique du dix-huitième siècle et en particulier le *Wilhelm Meister* de Goethe auquel le relie le même procédé artistique de base.

Il existe une sorte spéciale de cécité synthétique aux phénomènes individuels. Goethe et Romain Rolland peignent des paysages psychologiques, décrivant des caractères et des états d'âme, mais le genre du « tanka » analytique japonais et flaubertien leur est étranger. Dans les veines de chaque époque coule un sang étranger qui n'est pas le sien propre, et un siècle est d'autant plus fort, d'autant plus intense sur le plan historique que ce sang étranger pèse plus lourd dans ses veines.

Après le dix-huitième siècle qui ne comprenait rien, qui n'avait pas la moindre intuition de la méthode comparative en histoire et qui fut jeté comme un chaton aveugle dans une corbeille au beau milieu de mondes incompréhensibles pour lui, vint le siècle de la compréhension universelle le siècle du relativisme, avec une aptitude extraordinaire pour la métempsycose, le dix-neuvième. Mais le goût pour les métamorphoses historiques et la compréhension universelle n'est pas permanent mais transitoire, et notre siècle débute sous le signe de la plus sublime intolérance, de l'exclusion et de l'incompréhension délibérée des autres mondes. Le sang lourd de cultures monumentales extrêmement anciennes, peut-être d'Égypte ou d'Assyrie, coule dans les veines de notre siècle :

Le vent nous a apporté la consolation,
Et dans l'azur nous avons senti
Les ailes assyriennes des libellules
Les vibrations de l'obscurité articulée.

Nous apparaissons comme des colonisateurs à l'égard de ce nouveau siècle, colossal et cruel. Européaniser et humaniser le vingtième siècle, le réchauffer d'une ardeur théologique — voilà quelle est la tâche des rescapés du dix-neuvième siècle qui, après avoir fait naufrage, se sont retrouvés par la volonté du destin abandonnés sur un nouveau continent de l'histoire.

Et pour cette tâche il est plus facile de s'appuyer sur le modèle historique non pas d'hier mais d'avant-hier. Les formules élémentaires, les conceptions générales du dix-huitième siècle peuvent servir à nouveau. « Le calcul sceptique de l'Encyclopédie », l'esprit juridique du contrat social, le matérialisme naïf tellement tourné en dérision au dix-neuvième, l'intelligence schématique, le sens du rationnel peuvent encore servir l'humanité. Ce n'est pas le moment, aujourd'hui, de redouter le rationalisme. Les racines irrationnelles de l'époque qui vient, les racines gigantesques et inextirpables des deux époques qui ont précédé projettent sur nous leur ombre comme le temple de pierre d'un dieu étranger. Dans des temps comme ceux-ci la raison des Encyclopédistes est le feu sacré de Prométhée.

(Traduit par Martine Godet)

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.